

Poèmes

Werner Söllner

Volume 44, numéro 4 (258), novembre 2002

Face au monde, figures du poète

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33001ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Söllner, W. (2002). Poèmes. *Liberté*, 44(4), 14–25.

Poèmes

Werner Söllner

traduit de l'allemand par Hélène Dorion
avec la collaboration de Reinhardt Gutsche

Über den dächern von Amsterdam

In einer fremden Stadt
im Lande Nie
hat mich mein Vater besucht.

Ich hab ihn gerufen. Auf dem Dach
eine Taube, auf dem Fensterbrett die blinde
fremdelnde Katze, auf dem Tisch eine Tasse
Kaffee. Wolken aus Milch.

Er hat auf dem Korbstuhl
geessen, zögernd und still. Ein bißchen
entfernt. Als sei er, wie früher, anderswo
zuhause. Und dort jemand anders. Genosse
Gott zum Beispiel, im irdischen Paradies
im Exil. An den Händen dünne
altersfleckige Haut.

Mit lauter Stimme
hab ich erzählt. Von Angstlust
und Schuld, von Krieg und Schweigen
in mir. Vom Erbe. Von früher und nie.

Au-dessus des toits d'Amsterdam

Dans une ville étrangère
du pays – *Jamais*
mon père ne m'a rendu visite.

Je l'ai appelé. Sur le toit
un pigeon, sur le rebord de la fenêtre, le chat
aveugle, frayant avec des étrangers ; sur la table, une tasse
de café. Des nuages de lait.

Mon père était assis sur la chaise en osier
indécis et silencieux. Quelque peu
distant. Comme avant, lorsqu'il était
chez lui. Et quelqu'un d'autre là-bas. Camarade
Dieu, par exemple, en exil
au Paradis terrestre. La peau mince de ses mains
avec des taches de vieillesse.

À voix haute,
je me suis mis à raconter. Le désir
d'avoir peur, la culpabilité, la guerre et le silence
en moi. L'héritage. D'autrefois et de – *Jamais*.

Alles vielleicht. Ich weiß nicht. Das Leben um mich herum wächst und wächst wie Aluminium. Drüsengeräusche, Hitze und Kälte. In einem. Daß ich mich verstehe aufs Bellen seit einiger Zeit.

Draußen hat es zu regnen begonnen. Es ist nicht so einfach, hat er mit meiner Stimme gesagt, wie du es dir machst. Sein Kopf hat nicht mehr gewackelt. Und Mutter? Es ist einfacher schwer. Traum, es ist Zeit. Hast du Fahrkarten für die Tram?

Ja. Vollmond überm Leidseplein. Außerirdische mit Augen, Mündern, Ohren. Das Herz, höre ich, schlägt. Zwischen den Rippen. Links unterm Portemonnaie. Es ist Zeit, höre ich eine Stimme, erfinde. Für ein paar Gulden. Von Blinden, Stummen, Tauben.

Peut-être tout. Je ne sais pas. La vie
autour de moi se répand et se répand
comme de l'aluminium. Bruit de glandes, chaleur
et froid. En même temps. Que je m'entends aboyer
depuis peu.

Dehors il a commencé
à pleuvoir. Ce n'est pas si facile, a-t-il
dit par ma voix, que
tu sembles le croire. Sa tête a cessé
de branler. Et ta mère ? C'est plus simplement
compliqué. Viens, rêve, il est temps ! As-tu
des billets de rêve ?

Oui. Pleine lune
au-dessus de Leidseplein. Des extraterrestres
avec des yeux, des bouches, des oreilles. J'entends
battre le cœur. Entre les côtes. À gauche
sous le porte-monnaie. J'entends une voix :
Il est temps, invente ! Pour quelques
florins. Donnés par des aveugles, des sourds, des muets.

Der chinesische Löffel

An einem Tag im November, als ich
aus einem Versehen heraus
Erich Fried war, unter anderen Gästen
in einem Wiener Museum, das voll war
von Hrdlickas marmornen Schwänzchen, drapiert
von Kanapees, Prosecco und Bier –

da schaute ich zu, wie all die erwachsenen
Kinder ihre Mutter ad nauseam
verzehren, privat und politisch, angerichtet
mit Fisch und Zucchini auf blaugemustertem
Porzellan, da wußte ich endlich, daß diese Welt
sich nicht mehr verwandeln wird
ins von wem wohl und wie und warum wohl
anders Gemeinte –

an einem Tag im November, als ich
der vielen, zu vielen Gedichte
gedachte und dessen, was ist, was
es ist, da schaute ich zu, wie Sartre
sich umdreht im Mund eines aufgeklärten
Ministers, da umarmte ich den chinesischen Löffel
wie Nietzsche sein Pferd, mit Nausikaa
ging ich und pflanzte ein Bäumchen
ins Heute.

La cuillère chinoise

Un jour de novembre, lorsque
par erreur j'étais devenu
Erich Fried, parmi d'autres invités
dans un musée viennois rempli
de petites queues en marbre de Hrdlicka, décorées
de canapés, de Prosecco et de bière –

alors je regardai les adultes-enfants
dévorer leur mère *ad nauseam*
en privé et en politique, servie
avec du poisson et des courges sur de la porcelaine
chinoise ; alors j'ai compris enfin que ce monde
ne se transformera jamais en un état pensé autrement
par qui et comment et pour quoi
que ce soit –

un jour de novembre, lorsque
je me rappelai les nombreux, trop nombreux poèmes
parmi lesquels – *L'amour est*
ce qu'il est –, à ce moment je regardai Sartre
se retourner dans la bouche d'un ministre
éclairé ; alors j'embrassai la cuillère chinoise
comme Nietzsche, son cheval, et j'allai
avec Nausicaa planter un petit arbre
dans l'instant.

Die nuss

Daß uns ja nicht der Sieg überrascht.
Adam Zagajewski

Vor einiger Zeit,
als die Geschichte getan hat, was
getan werden mußte, fing es an,
das Erstarren im Augenblick
der Begierde.

Im Schatten des Nußbaums
schläft die Vernunft und verwandelt sich
in eine fleischfressende Pflanze,
in den künstlichen Paradiesen trocknet
die Hoffnung, schweißnasses Laken
von früher, und legt sich, ein feiner Staub,
auf die Linsen.

Tötet nicht eure Feinde, ihr werdet
sie brauchen! Die Zukunft ist beunruhigend
nah, einen Steinwurf entfernt.

Und die unreife Nuß
in der Hand - ist sie Kern
oder Schale? Schwarzes Entweder-Oder,
das nicht aus der Haut geht.

La noix

Surtout, que la victoire ne nous surprenne pas.

Adam Zagajewski

Il y a quelque temps,
quand l'histoire a fait ce
qu'il fallait faire, alors cela commença,
cette pétrification au moment
du désir.

À l'ombre du noyer,
la raison dort et se transforme
en une plante carnivore ;
dans les paradis artificiels, se dessèche
l'espoir, drap ruisselant de sueur
passée, comme une légère poussière
se pose sur la pupille.

Ne tuez pas vos ennemis, vous en aurez
besoin ! L'avenir est proche et
comme une pierre lancée
tout près d'ici.

Et la noix encore verte
dans la main – est-ce le noyau
ou la pelure ? Noire, l'une ou l'autre
reste sur la peau.

Zweite natur

Stauend
über die Ausdauer, mit der das Lebendige
lebt, über die Phantasie
der Triebe, schau ich zu, wie der Garten
langsam verwildert.

Ich weiß, ohne irgendein Recht, da
zu sein, bin ich hier. Fristlos kündbar
sitz ich am Zaun, arglos fertig
gemacht unter einem fremden Stern, herbeizitiert
in die Haut, diese einmalige Geschichte,
und bereite mich vor, während
der fleißige Nachbar das Gras
von der Klinge wischt, damit sie
nicht rostet.

Im gemieteten Paradies nenn ich
nichts Nennenswertes mein eigen, nur
eine machtlose Art Liebe, die fremd gehen wird
mit dem Tod, nur die paar gepackten
Buchstaben, auf denen ich sitze, nur
die Erinnerung, das fleißige Lieschen
meiner Irrtümer, stetig wachsende
Zweifel, meine zweite Natur.

Seconde nature

Je m'étonne
de la persévérance du vivant,
de l'impulsion fantaisiste
des pousses, et regarde le jardin
laissé peu à peu à l'abandon.

Sans avoir le droit d'y être,
je suis ici. Je le sais. Pouvant être
congedié sans préavis, je suis assis
près de la clôture, achevé sournoisement
sous une étrange étoile, on me convoque pour entrer
dans la peau, cette histoire unique,
et je me prépare, alors que le voisin zélé
arrache l'herbe de la faucille pour
qu'elle ne rouille pas.

Au Paradis loué, rien
de ce que je possède ou dit n'importe, sauf
un certain amour impuissant qui me trompera
avec la mort, sauf les quelques
lettres de la valise sur laquelle je suis assis ; sauf
la mémoire, la *rosette zélée*
de mes erreurs, les doutes toujours croissants
et ma seconde nature.

Sicher, auch traurig geworden
auf natürliche Weise, als ich erwachte
und den Schlüssel blutrot im Gras
sah, ohne mich bücken zu können. Wenn
ich wüßte, wer das getan hat, ich würde
hingehn. Aber so bleibe ich, ungefragt
staunend, am Zaun, so beuge ich mich
vorläufig über ein Blatt, verliebt
in etwas, ohne Hoffnung
auf mehr.

Certes, je suis aussi devenu triste,
naturellement, à mon réveil
et j'ai vu la clé rouge sang dans l'herbe,
incapable de me pencher. Si
je savais qui a fait cela, j'irais
vers lui. Mais je reste près de la clôture,
étonné, sans aucun droit, et je m'incline
un instant sur une feuille, amoureux
de quelque chose, sans espoir
de plus.